

XXIX

FLORENCE

I

L'Armide de l'Adriatique nous avait retenu dans ses canaux enchantés au delà du terme de nos prévisions, et, quoique aucun chevalier Ubalde ne fût venu nous faire rougir de notre paresse en découvrant à nos yeux le magique bouclier de diamant, il nous avait fallu partir enfin, et, après un court séjour à Padoue, dont la tristesse nous parut plus morne au sortir de la ville féerique de Canaletto, nous diriger aussi directement que possible vers Florence, l'Athènes de l'Italie.

Nous regrettâmes beaucoup de ne pouvoir, en passant à Bologne, visiter l'église de la Madona de San-Luca, édifice singulier, situé sur une montagne appelée la Guardia, et auquel conduit un corridor formé, d'un côté, par un mur long de trois milles, et, de l'autre, par six cent quatre-vingt-dix arcades encadrant un merveilleux paysage. Cet immense portique, élevé par la piété des Bolonais, escalade les flancs de la montagne en cinq cents quatorze marches, et conduit, des portes de la ville au sanctuaire, les curieux et les dévots ; mais, en voyage comme en tout, il faut savoir faire des sacrifices ; si l'on

veut arriver, il faut choisir une ligne et la suivre, tout en jetant un regard de regret sur ce qui vous échappe. Vouloir tout voir, c'est le moyen de ne rien voir. — C'est assez de voir quelque chose.

La route de Bologne à Florence passe par l'Apennin, cette épine dorsale de l'Italie ; — épine dorsale, en effet, dont chaque monticule décharné est une vertèbre. — Même sur le voyageur le plus habitué aux désappointements, il est certains noms qui exercent une influence magique, l'Apennin est de ceux-là : on l'a vu dans Horace et les auteurs anciens, que les études classiques mêlent à nos premières impressions, et il est difficile de n'avoir pas dans l'idée un Apennin tout fait, que la vue du véritable contrarie et déforme singulièrement.

La chaîne apennine se compose d'une suite de mamelons arides, effrités, excochés à vif, de tertres rugueux, de collines galeuses qui ressemblent à des tas de pierres et de gravats ; point de ces rochers gigantesques, de ces cimes ardues veloutées de pins, de ces pics baignés de nuages, argentés de neiges, de ces glaciers aux mille cristaux scintillants, de ces cascades où joue l'écharpe de l'arc-en-ciel, de ces lacs bleus comme la turquoise où le chamois vient boire, de ces grands cercles d'aigles planant dans la lumière ; — rien qu'une nature pauvre, morne et stérile, et qui paraît plus mesquine encore après les majestés olympiennes des Alpes suisses et les romantiques horreurs de la vallée de Gondo, d'un pittoresque si grandiose et si terrible.

Certes, la manie des comparaisons est un travers d'esprit, et il est injuste de demander à un endroit d'en être un autre ; mais nous ne pouvions nous empêcher, du haut de notre banquette d'impériale, contre laquelle nous avions eu l'imprudence d'échanger notre coin du coupé pour pouvoir examiner le pays plus à l'aise, de penser à ces belles sierras espagnoles, dont personne ne parle et

dont la beauté ignorée est bien au-dessus des sites italiens, trop vantés peut-être; nous nous souvenions d'un trajet de Grenade à Velez-Malaga, à travers la montagne, par un sentier perdu où il ne passe peut-être pas deux voyageurs par an et qui dépasse tout ce qui se peut imaginer comme accident de forme, de lumière et de couleur.

Nous songions aussi à notre excursion en Kabylie, à ces montagnes dorées par le soleil d'Afrique, à ces vallées pleines de lauriers-roses, de mimosas, d'arbousiers, de lentisques où filtraient des ruisseaux habités par de petites tortues, à ces villages kabylés entourés de palissades de cactus et à ces horizons d'une dentelure si variée que dominait toujours l'imposante silhouette du Djurdjura, et véritablement l'Apennin nous paraissait médiocre, malgré sa réputation classique.

Nous ne voudrions pas nous adonner à ce fameux paradoxe marseillais qui consiste à dire : « On gèle en Afrique, on brûle en Russie. » Pourtant, nous devons avouer que nous grelottions de froid à notre poste aérien, malgré une superposition de paletots et de cabans à faire envie à Méry, le frileux poète. Jamais à Paris, pendant l'hiver le plus rigoureux, nous ne nous sommes revêtu simultanément d'une pareille quantité de hardes, et cependant nous n'étions qu'à la mi-septembre, une saison qu'on a l'habitude de croire tiède et charmante sous le doux ciel de la Toscane : il est vrai que l'élévation du terrain rafraîchit l'air, et que le froid des pays chauds est particulièrement désagréable par la soudaineté du contraste.

Ce n'est pas dans le but d'élever un monument à notre onglée et à notre claquement de dents que nous considérons ici cette remarque. Il importe peu à l'univers que nous ayons eu chaud ou froid sur l'impériale d'une diligence; mais cette observation pourra empêcher quelque parisien naïf et confiant de partir de Tortoni pour Florence au mois d'août, en pantalon de nankin et en veste

de chasse de couil, et lui faire joindre à son bagage un plaid-tartan, un paletot de drap-pilote et un cache-nez; nous préviendrons ainsi quelques rhumes de cerveau et de poitrine. La description de nos souffrances n'est donc pas personnelle; elle est toute philanthropique.

La violence du vent est d'une telle force sur ces montagnes découronnées et pelées, qui reçoivent alternativement les souffles des brises refroidies sur la Méditerranée et l'Adriatique, que le grand-duc a fait, au point culminant de la route, élever un mur de pierre pour protéger les voyageurs contre ces rafales glacées qui les transiraient et les renverseraient. — Ceux qui ont vu le mistral à l'ouvrage sur la plate-forme du château des papes d'Avignon comprendront l'utilité d'une semblable muraille. Une inscription en style hospitalier constate cette attention blaveillante de Léopold, attention dont nous le remercions du fond du cœur.

A cet endroit, l'on sort de la Romagne pour entrer dans la Toscane; autre visite de douane: un inconvénient de ces États morcelés en petites principautés. On passe sa vie à ouvrir et à fermer sa malle, occupation monotone, qui finit par rendre furieux les plus flegmatiques. Heureusement, nous nous sommes fait là-dessus un système de philosophie que nous avons déjà développé à propos de la douane romagnole. Nous jetons notre clef à qui veut la prendre, ou nous la laissons dans la serrure, et nous allons paisiblement contempler le paysage, facilité que ne laisse pas toujours l'implacable diligence. A ce point de vue, il est peut-être à regretter qu'il n'y ait pas plus de douanes.

Quoique la route n'atteigne jamais aux escarpements abruptes et aux impossibles montagnes russes de Salinas et de la Descarga en Espagne, les côtes souvent sont assez roides pour nécessiter l'aide des bœufs. — Nous voyons toujours arriver avec plaisir le pesant attelage à la tête baissée sous le joug, au mufle humide, au

grand œil paisible, aux jambes puissamment déjetées; d'abord, il est pittoresque en lui-même, il amène toujours avec lui un bouvier rustique et sauvage, et souvent d'une grande tournure, aux cheveux incultes, au chapeau pointu, à la veste brune, à l'aiguillon porté comme un sceptre antique; ensuite, il y a une autre raison.

Nous demandions un jour à Cabat, le grand-maitre de notre jeune et merveilleuse école de paysage, comment, dans ses excursions, il se déterminait sur le choix du site qu'il voulait peindre.

— Je vais au hasard, nous répondit-il, jusqu'à ce que j'entende chanter les grenouilles. Où il y a des grenouilles, le site est toujours joli; les grenouilles, cela veut dire un étang, de l'herbe fraîche, des roseaux verts, des oseraies et des saules.

Nos grenouilles, à nous, sont les bœufs. Leur apparition signifie une âpre cime, un plateau élevé, d'où l'on découvre inopinément une vue immense; un panorama azuré de plaines, de montagnes, de vallées; un horizon semé de villes et de villas, moiré d'ombre et de lumière. — Nos bœufs ne nous trompent pas plus que les grenouilles ne trompent Cabat.

Lorsque les pentes de l'Apennin commencent à s'incliner vers Florence, les sites gagnent quelque beauté. Les coteaux herpétiques et verruqueux disparaissent ou se revêtent de végétation.

Les villas commencent à se montrer sur le bord de la route, les cyprès dressent leur flèche noire, les pins d'Italie arrondissent leur vert parasol; un souffle plus caressant et plus tiède vous permet d'entr'ouvrir votre manteau; l'olivier risque à l'air, sans frissonner, son triste et glauque feuillage; on sent un mouvement de piétons, de chevaux et de voitures, l'approche d'une grande ville vivante, chose rare en Italie, cet ossuaire des villes mortes.

La nuit était tombée lorsque nous arrivâmes à la porte San-Gallo. Un déjeuner assez mesquin, quoique arrosé de vin passable contenu dans de grandes fiasques de verre blanc nattées de sparterie, avalé à la frontière de Toscane, nous faisait désirer vivement, malgré notre sobriété ordinaire, un *Aigle noir*, un *Lion rouge*, un *Soleil d'or*, ou une *Croix de Malte* quelconque pour vaquer, comme dit Rabelais, « à cette réparation de dessous le nez » qui inquiétait tant ce bon Panurge. Nos yeux avaient fait leurs quatre repas bons ou mauvais; mais notre estomac n'en avait fait qu'un, et bien maigre encore!

Florence a son corset noué d'une ceinture de fortifications, et fait la difficile quand on vient frapper à sa porte le soir. — Il nous fallut attendre une grande heure devant la porte, pour nous ne savons quelles munitieuses formalités de police, puis enfin on leva la barrière de bois, espèce de herse pacifique qui barre l'arcade, et la voiture put rouler sur le pavé cyclopéen de Florence. — Nous disons cyclopéen parce que, comme les murs qui portent ce nom, il est composé de pierres de figures inégales, s'agencant par les angles, ainsi que des morceaux de casse-tête chinois.

Pour une ville de fête et de plaisir, dont le nom jette un parfum comme un bouquet, Florence nous fit une étrange réception, et qui eût pu faire reculer un plus superstitieux par son apparence de mauvais présage.

Dans la première rue par laquelle déboucha la diligence, nous rencontrâmes une apparition aussi effrayante que celle de la charrette des Cortès de la mort faite par l'ingénieux chevalier de la Manche aux environs du Toboso; seulement, ici, il ne s'agissait pas des décorations d'un auto-sacramental, mais d'une affreuse réalité.

Deux files de spectres noirs masqués, portant des torches de résine d'où s'échappaient des flots de lumière

rougeâtre mêlée de fumée épaisse, marchaient ou plutôt couraient devant et derrière un catafalque porté à bras, et qu'on distinguait vaguement dans le brouillard fauve du funèbre luminaire; l'un d'eux faisait tinter une clochette, et tous grommelaient, à *bocca chiusa*, sous la barbe de leur masque, les prières des morts, sur un rythme étouffé et haletant. Quelquefois, un autre spectre noir sortait d'une maison, et se joignait en hâte au sombre troupeau, qui disparut bientôt au tournant du carrefour. C'était une confrérie de pénitents noirs qui, suivant l'usage, escortaient un enterrement.

Cette lugubre vision nous remet en mémoire les vers de Brizeux, le poète de *Marie* et des *Bretons*, le Celte naturalisé à Florence, qui nous prouve qu'il avait été frappé comme nous de ce spectacle inattendu et avait éprouvé une impression pareille à la nôtre. Nous les transcrivons ici comme complément de notre croquis nocturne.

A coups redoublés, le bargelle sonne.
Mon pâle voisin quitte le café.
Toujours plus bruyant le tocsin résonne.
Un autre s'en va... Qu'est-il arrivé?

— Seigneur, nous logeons dans la même auberge.
Quels sont ces gens noirs couverts jusqu'aux yeux?
Pour porter des morts et tenir un cierge.
Leurs doigts sont bien blancs! Je suis curieux.

— Seigneur étranger, nul ne peut connaître
Ces hommes voilés pour faire le bien :
C'est un ouvrier, le grand-duc peut-être.
Sous cet habit noir, chacun est chrétien!

Les peuples du Midi, quoique pensant beaucoup moins à la mort que les peuples septentrionaux, parce qu'ils en sont incessamment distraits par la volupté du climat, le spectacle d'une belle nature, la fougne d'un sang plus chaud et des passions plus vives, aiment ces processions

de fantômes en domino; car on les retrouve dans toute l'Italie. Ils sentent le besoin de donner à tout une forme plastique et d'agir sur l'imagination par le spectacle. Il n'y a pas longtemps que les morts étaient portés à visage découvert; l'aspect de ces cadavres immobiles et livides sous le fard dont on les peignait pour dissimuler la grimace figée de l'agonie et le travail commençant de la décomposition, devait encore ajouter à l'effet sinistre et fantastique de ces enterrements. Maintenant, il n'y a plus que les moines que l'on expose de la sorte avec leur froc pour linceul.

Chose bizarre! en Angleterre, le pays des nuits d'Young, le pays où les fossoyeurs de Shakspeare jouent à la boule sur le théâtre avec le crâne d'Yorick, dans la terre natale du spleen et du suicide, on enlève les morts subrepticement, presque en cachette, dans des espèces de tapisseries noires, à des heures où les rues sont désertes et par des chemins détournés; en quatre ou cinq voyages à Londres, nous n'avons pas rencontré un seul enterrement. On y tombe de la vie dans le néant sans transition, et vos restes inutiles sont escamotés et dissimulés avec la plus grande prestesse. Le catholicisme entend la mise en scène de la mort d'une façon supérieure, et la forte croyance à l'immortalité de l'âme diminue l'effroi de ces cérémonies funèbres.

On nous avait indiqué l'hôtel de *New-York*, lungo à l'Arno, près du pont alla Caraïa, comme suffisamment confortable. — En effet, nous trouvâmes une vaste maison tenue à peu près à l'anglaise, où l'on mangeait d'une façon civilisée, chose qui ne nous était pas arrivée depuis longtemps. Les voyageurs des autres nations ne sont pas assez reconnaissants envers les Anglais, ces grands éducateurs d'aubergistes, ces braves insulaires qui transportent partout leur patrie avec eux, dans des boîtes à compartiments, et qui, vivant aux contrées les plus extravagantes comme dans la Cité ou le West-End, ont, à force

de guinées, de cris bizarres et de gloussements opiniâtres, établi par toute la terre le *rumsteak*, les côtelettes de saumon, les légumes à l'eau, le karis à l'indienne, et les petites pharmacies de condiments au vitriol, le poivre rosé de Guyenne, le piment rouge des Indes, l'harvey et l'anchoe-sauce, et les bourgeons de palmier confits au vinaigre. — Grâce à eux, il n'est pas d'île déserte dans l'archipel, le plus inconnu de l'Océanie, où l'on ne trouve, à toute heure du jour et de la nuit, du thé, des sandwiches et du brandwine, comme aux tavernes qui longent Greenwich.

Le repas terminé, nous nous répandîmes un peu par la ville sans guide, selon notre habitude, et nous fiant à cet instinct de la configuration des lieux qui nous empêche de nous perdre, même dans les endroits que nous ne connaissions que par la carte ou un coup d'œil rapide; nous remontâmes le Lung-Arno jusqu'au pont de la Trinité; nous enfilâmes une rue, et nous nous trouvâmes devant le café Doni, ce Tortoni de Florence; les calèches s'y arrêtent en revenant de la promenade des Cascines, les Champs-Élysées de l'endroit, et l'on s'y fait apporter des glaces dans sa voiture.

Deux grandes filles un peu basanées, mais assez belles, costumées avec une sorte d'élégance et coiffées de ces chapeaux de paille d'Italie à tresse fine dont on fait tant de cas à Paris, et qui s'y vendent si cher, se précipitèrent vers nous avec une hardiesse joyeuse, les mains pleines de fleurs, et eurent bientôt fait un parterre de notre gilet; chaque boutonnière de notre habit se trouva, en un clin d'œil et sans que nous eussions pu nous en défendre, étoilée d'un œillet ou d'une rose. Jamais garçon de noce ne fut plus fleuri. Les bouquetières, ayant vu un nouveau, comme on dit en termes de collégien, avaient exploité cette proie et saluaient notre bienvenue à leur manière. Florence est la ville des fleurs; on y en fait une consommation énorme; aux promenades

le siège des voitures est encombré de bouquets, on en fait pleuvoir à chaque pas dans les calèches, les maisons en regorgent, et l'on monte les escaliers entre deux haies fleuries. — On dit qu'au printemps la campagne est émaillée de mille couleurs comme un tapis de Perse. C'est un spectacle dont nous ne pouvons parler que par oui-dire, car nous étions en automne.

Pendant que nous étions aux mains de ces filles, nous nous entendîmes appeler par trois ou quatre voix amies, comme si nous eussions été sur le boulevard des Italiens.

L'ami avec lequel nous avons fait, en 1840, ce beau et long voyage d'Espagne, resté un de nos plus chers souvenirs, se trouvait à Florence, où il préparait les matériaux de sa superbe publication photographique, *l'Italie monumentale*, dont on a pu admirer les premières livraisons au vitrage de Vibert et Goupil, et nous serait cordialement la main à travers le groupe acharné des bouquetières; — Loubon, le peintre marseillais, Strürler, un artiste allemand de l'école d'Overbeck, dont on n'a pas sans doute oublié un tableau représentant la mort de Suenon, exposé il y a quelques années au Salon et rappelant par son faire les peintres à l'eau d'œuf, les tryptiques du XIII^e siècle; — G., le philologue, l'érudit, le mystérieux puits de science, qui amasse pour lui tout seul une érudition de bénédictin, nous saluaient gaiement et nous offraient des cigares et des glaces.

Nous étions en plein pays de connaissance, et, le coude sur une table, le nez dans un épais nuage de fumée, nous commençâmes une de ces conversations qui ne peuvent se tenir que depuis la rue Grange-Batelière jusqu'à la rue du Mont-Blanc, entre gens qui, comme artistes, critiques, philosophes, poètes, ont parcouru tous les mondes de l'art. Quelque beau que soit un climat, quelque riche que soit un pays, en palais, en

tableaux, en statues, rien ne remplace ces entretiens vagabonds, pleins d'ellipses et de sous-entendus, où un mot fait lever des essaims d'idées, où la vérité s'aiguise en paradoxe, où l'on touche à tout sans en avoir l'air, où la plaisanterie a des profondeurs inconnues et qui font le désespoir des étrangers qui les écoutent, s'imaginant savoir le français.

Chacun nous développa sa manière de voir Florence, les uns disant que quelques jours suffisaient, les autres prétendant, au contraire, qu'il fallait plus d'un an pour se douter seulement des richesses que renfermait cette ville, berceau de l'art toscan. A cela nous répondîmes que notre temps était limité, qu'il nous fallait visiter Rome et Naples avant que la saison fût tout à fait mauvaise, et que nous n'avions pas le dessein de faire un ouvrage d'érudition, mais de prendre avec notre style quelques vues au daguerréotype des objets qui frapperaient le plus notre attention, sites, monuments, œuvres d'art, costumes et singularités, et que notre talent n'allait pas au delà; car, dans cette causerie d'une heure, on nous avait indiqué des plans dont l'accomplissement eût exigé notre vie entière.

Nous rentrâmes à l'hôtel de *New-York*, et, dès qu'il fit jour, nous mimés le nez à la fenêtre pour étudier un peu la perspective qui se déroulait devant nos yeux.

Le fleuve Arno coulait entre deux quais de pierre, trouble et jaune, ne couvrant guère que la moitié de son lit, dont le fond vaseux, constellé de gravats, de tessons et de débris de toute espèce, apparaissait par places. La magie de ces noms italiens, qu'on voit enchâssés dans les vers des poètes, est telle, que ces syllabes sonores éveillent toujours dans l'esprit une idée différente de l'aspect que présente la réalité. On se figure, malgré soi, l'Arno comme un fleuve à l'eau limpide, aux bords fleuris et verdoyants, vers lequel descendent les escaliers de marbre des terrasses, et que sillonnent, le soir,

des barques étoilées de falots, laissant tremper au courant des tapis de la Turquie, abritant sous leur tendelet de soie des couples d'amoureux fous,

Et des musiciens qui font rage sur l'eau.

La vérité est que l'Arno mérite plutôt le nom de torrent que celui de fleuve : il coule d'une façon intermittente, selon le caprice des pluies et des sécheresses, tantôt à sec, tantôt débordant, et dans Florence ressemble plutôt à la Seine entre le pont de l'Hôtel-Dieu et le pont Neuf qu'à tout autre chose.

Quelques pêcheurs, dans l'eau jusqu'aux jarrets, animaient seuls le fleuve, qui, à cause de l'instabilité de son étiage, ne peut porter que des bachots plats, chose d'autant plus fâcheuse que la mer est toute voisine, l'Arno s'y jetant après avoir traversé Pise.

Les maisons qui nous faisaient face sur l'autre qui étaient hautes, d'une architecture sobre et peu récréative; quelques dômes et quelques tours d'églises lointaines, rompaient seuls cette ligne horizontale; nous apercevions aussi, au-delà des toits des édifices, la colline de San Miniato, avec son église et ses cyprès, dont le nom nous était resté accroché dans l'esprit, quoique nous ne fussions jamais venu à Florence, par la lecture du *Lorenzaccio* d'Alfred de Musset, dont la vingt-cinquième scène porte pour désignation ce lieu de scène : *Devant l'église de San Miniato à Montolivet*. Comment ce détail insignifiant se retrouvait-il dans notre mémoire au bout de tant d'années, lorsque nous avons oublié tant de choses plus importantes? Que celui-là le dise qui peut dérouler les circonvolutions mystérieuses des pauvres cervelles humaines.

Le beau pont de la Trinité, de l'architecte Ammanato, enjambait, à notre droite, le fleuve Arno de ses trois légères arches surbaissées; de cette manière il offre

moins de prise aux eaux dans le temps des crues et des débordements. — Il est orné des statues des quatre saisons, qui, de loin, produisent un effet assez monumental.

Nous avons à notre gauche le pont alla Carraia, un des plus anciens de Florence, puisque sa fondation remonte au XIII^e siècle; emporté par un débordement, il a été reconstruit par Ammanato, l'architecte du pont de la Trinité, dont nous parlions tout à l'heure.

A ce pont se rattache une légende assez étrange. Au mois de mai 1504, une bizarre annonce répandue dans Florence faisait savoir aux habitants « que ceux qui désiraient avoir des nouvelles de l'autre monde n'avaient qu'à se rendre sur le pont alla Carraia. »

Cette invitation singulière, et qui vaut bien toutes les attractions combinées dont fait usage le puff anglais, attira une foule énorme sur le pont alla Carraia, dont les piles étaient de pierre et les arches de bois.

L'idée de l'enfer résumée quelques années ensuite dans le grand poëme cyclique de Dante occupait alors toutes les cervelles; les peintres couvraient les murailles des églises et des cloîtres de compositions diaboliquement fantastiques, qui devaient résumer plus tard, avec une maestria suprême, le *Jugement dernier* de Michel-Ange.

C'était donc une représentation de l'enfer qui se donnait sur le fleuve d'après les imaginations fantasques de cet extravagant de Buffamaleo. L'Arno, chargé temporairement en Phlégéon, en Cocyte, était sillonné de barques noires dans le goût de la barque à Caron, qui promenaient des ombres accueillies à grands coups de fourche par des diables avec cornes, griffes, ailes, onglées, queue en spirale, en tenue obligée de l'emploi; un mélange de supplices païens et chrétiens, chaudières bouillantes, grilles, roues, tenailles, estrapades, bûchers, présentant toutes les variétés de torture possibles et impossibles, avec force flamme et fumée, feux grégois

et autres artifices. D'énormes gueules d'enfer à la mode du moyen âge s'ouvraient et se fermaient, laissant voir, à travers un flamboiement rougeâtre, la foule des damnés tourmentés et géhennés par les diables.

Ce bizarre spectacle était donné, par les habitants du bourg de San Fanfrediano, aux citadins de Florence, qui le payèrent chèrement; car le pont rompit sous le poids de la foule; un grand nombre de spectateurs tombèrent dans l'eau et dans les flammes, se noyant et se brûlant à la fois, et eurent, comme le promettait l'annonce, des nouvelles directes de l'autre monde en allant les chercher eux-mêmes.

On nous a raconté qu'un événement de ce genre faillit arriver à Paris sous l'Empire, à propos d'un feu d'artifice qui se tirait sur le pont Royal. Au moment où les premières fusées partirent, la foule stationnée sur le pont des Arts se pencha toute vers la balustrade, et le tablier du pont se souleva; un immense saut en arrière, exécuté avec l'ensemble et la prestesse de la peur, rétablit le plancher dans son équilibre, et les Parisiens de 1810 en furent quittes à meilleur marché que les Florentins de 1504.

Après cette catastrophe, le pont fut rebâti tout en pierre, et à peu près dans la forme qu'on lui voit aujourd'hui.

L'aspect général de Florence, contrairement à l'idée qu'on s'en fait, est triste. Les rues sont étroites; les maisons, hautes, sombres de façade, n'ont point cette blanche gaieté méridionale qu'on s'attendait à y trouver. Cette ville de plaisir, dont l'Europe élégante et riche fait sa maison d'été, a la physionomie maussade et rechignée; ses palais ressemblent à des prisons ou à des forteresses; chaque maison a l'air de se retrancher ou de se défendre contre la rue; l'architecture massive, sérieuse, solide, sobre d'ouvertures, a conservé toutes les défiances du moyen âge et semble toujours s'attendre à quelque coup de main des Pazzi et des Strozzi.

Ainsi, Florence, qu'on se figure couchée sous un ciel d'azur dans une draperie de blancs édifices et respirant avec nonchalance le lis rouge de ses armoiries, est effectivement une matrone austère, à demi cachée dans ses voiles noirs, comme une parque de Michel-Ange.

II

Les Grecs avaient une expression particulière pour rendre d'un seul mot l'endroit central et important d'un pays ou d'une ville : *ophthalmos* (l'œil). N'est-ce pas, en effet, l'œil qui donne la vie, l'intelligence et la signification à la physionomie humaine, qui en exprime la pensée et séduit par son magnétisme lumineux. Si l'on transporte cette idée de la nature vivante à la nature morte, par une métaphore hardie, mais juste, n'y a-t-il pas dans chaque ville un endroit qui la résume, où le mouvement et la vie aboutissent, où les traits épars de son caractère spécial se précisent et s'accusent plus nettement, où ses souvenirs historiques se sont solidifiés sous une forme monumentale, de manière à produire un ensemble frappant, unique, un œil sur le visage de la cité ?

Toute grande capitale a son œil : — à Rome, c'est le campo Vaccino ; à Paris, le boulevard des Italiens ; à Venise, la place Saint-Marc ; à Madrid, le Prado ; à Londres, le Strand ; à Naples, la rue de Tolède. Rome est plus romaine, Paris plus parisien, Venise plus vénitienne, Madrid plus espagnol, Londres plus anglais, Naples plus napolitain, dans cet endroit privilégié que partout ailleurs. L'œil de Florence est la place du Grand-Duc : — un bel œil !

En effet, supprimez cette place, et Florence n'a plus de sens ; Florence pourrait être une autre ville. C'est donc

par cette place que tout voyageur doit commencer ; et, d'ailleurs, n'en eût-il pas le dessein, les flots des promeneurs l'y porteraient et les rues l'y conduiraient d'elles-mêmes.

Le premier aspect de la place du Grand-Duc, d'un effet si gracieux, si pittoresque, si complet, vous fait comprendre tout de suite dans quelle erreur tombent les capitales modernes comme Londres, Paris, Saint-Petersbourg, qui forment, sous prétexte de places, dans leurs masses compactes, d'immenses espaces vides sur lesquels échouent tous les modes possibles et impossibles de décoration. On touche du doigt la raison qui fait du Carrousel et de la place de la Concorde de grands champs vagues qui absorbent sans fruit des fontaines, des statues, des arcs de triomphe, des obélisques, des candélabres et des jardinets. Tous ces embellissements, très-jolis sur le papier, fort agréables aussi sans doute vus de la nacelle d'un ballon, sont à peu près perdus pour le spectateur qui n'en peut saisir l'ensemble, sa taille ne l'élevant qu'à cinq pieds au-dessus du sol.

Une place, pour produire un bel effet, ne doit pas être trop vaste ; au-delà d'une certaine limite, le regard s'éparpille et se perd. Il faut aussi qu'elle soit bordée de monuments variés et de diverses élévations. La construction en hauteur est élégante et circonscrit avantageusement l'espace : on en démêle tous les détails. C'est la différence d'un tableau dressé à un tableau couché par terre et sur lequel il faudrait marcher pour le voir.

La place du Grand-Duc, à Florence, réunit toutes les conditions du pittoresque architectural, l'interséquence et la variété ; bordée de monuments réguliers en eux-mêmes, mais différents les uns des autres, elle plait aux yeux sans les ennuyer par une froide symétrie.

Le palais de la Seigneurie, ou vieux palais, qui, par sa masse imposante et son élégance sévère, attire tout d'abord l'attention, occupe un angle de la place, au lieu

d'en occuper le milieu. Cette situation bizarre, heureuse selon nous, regrettable pour ceux qui ne voient le beau, en architecture, que dans une régularité géométrale, n'est pas fortuite; elle a une raison toute florentine. Pour obtenir la symétrie parfaite, il aurait fallu bâtir sur le sol détesté de la maison gibeline, rebelle et proscrire des Uberti; ce que la faction guelfe, alors toute-puissante, ne voulut pas permettre à l'architecte Arnolfo di Lapo. Des érudits contestent cette tradition; nous ne discuterons pas ici la valeur de leurs objections. Ce qu'il y a de certain, c'est que le palais vieux gagne beaucoup à la singularité de cette assiette, et laisse ainsi de l'espace pour la grande fontaine de Neptune et la statue équestre de Cosme 1^{er}.

Le nom de forteresse conviendrait mieux que tout autre au palais vieux; c'est une grande masse de pierres sans colonnes, sans fronton, sans ordre d'architecture, formant comme une énorme tour carrée, un peu allongée en parallélogramme, dentelée de créneaux et couronnée d'un moucharaby d'une projection assez forte; aux étages, des fenêtres ogivales percent, comme des meurtrières, les épaisses murailles du massif édifice, et au centre comme un donjon du milieu d'une citadelle, s'élance un haut beffroi également crénelé, portant un cadran sur le pan qui regarde la place.

Le temps a doré les murs de beaux tons roux et vermeils qui ressortent merveilleusement du bleu pur du ciel, et toute la bâtisse a cet aspect hautain, romantique et farouche, qui répond bien à l'idée qu'on se forme de ce vieux palais de la Seigneurie, témoin, depuis le treizième siècle, date de sa construction, de tant d'intrigues, de tumultes, d'actions violentes et de crimes. Les créneaux du palais, entaillés carrément, montrent qu'il a été élevé jusqu'à cette hauteur par la faction guelfe; les créneaux bifurqués du beffroi indiquent un revirement et l'arrivée au pouvoir de la faction gibeline. Guelfes et gi-

belins se détestaient si violemment, qu'ils écrivaient partout leur opinion dans leurs vêtements, dans leur coupe de cheveux, dans leurs armes, dans leur manière de se fortifier: ils ne craignaient rien tant que d'être pris les uns pour les autres et se différenciaient autant qu'ils le pouvaient; ils avaient un salut particulier à la manière des francs-maçons et des compagnons du Devoir. On peut reconnaître, à ce denticulage caractéristique, dans les vieux palais de Florence, les opinions de leurs anciens propriétaires; les murs de la ville sont crénelés carrément à la manière guelfe, et la tour sur les remparts, vis-à-vis le chemin du mail, a le créneau gibelin découpé en queue d'aronde.

Sous les arcs qui soutiennent le couronnement du palais sont peintes à fresques les armoiries du peuple de la commune et de la république de Florence. Après le renvoi du duc d'Athènes, dont le titre romanesque vous fait penser au *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare, Florence fut divisée en quatre quartiers et seize bannières (*gonfani*) — quatre étendards par quartier — qui reçurent chacun leurs armes, dont voici la description héraldique: — Le quartier Spirito porte d'azur à la colombe d'argent avec des rayons d'or; ses étendards sont ainsi blasonnés: *Nicchio*, deux écus distincts sur fond rouge; le plus petit avec les armes du peuple, c'est-à-dire une croix de gueules sur champ d'argent, armes qui sont répétées sur tous les écus; l'autre avec cinq coquilles d'or sur champ d'azur, ferré d'argent au fouet de sable; *Drago*, d'or au dragon de sinople; *Scala*, de gueules à l'escalier de sable. — Le quartier Santa-Croce est représenté par une croix d'or sur champ d'azur. Ses bannières portent: *Carro*, d'argent, au char avec des roues de sable; *Ruote*, d'azur à la roue d'or; *Bue*, d'or au taureau de sable; *Leone d'oro*, d'argent au lion d'or. — Le quartier de Santa-Maria-Novella a pour insigne un soleil avec des raies d'or sur champ d'azur.

Ses bannières ont pour armoiries : *Leone bianco*, un lion rampant d'argent sur champ d'azur ; *Vipera*, une vipère de sinople sur champ d'or ; *Unicorno*, une licorne d'or sur champ d'azur. — Le quartier de San-Giovanni est symbolisé par un temple octogone, semblable au baptistère, cantonné d'or sur champ d'azur cantonné de deux clefs ; *Chiavi*, à deux clefs de gueules sur champ d'or ; *Vaio*, coupé de gueules et de vair : la partie supérieure de gueules, la partie inférieure de vair ; *Drago*, un dragon sur champ d'or ; *Leone vero*, un lion sur champ d'azur, ayant dans la griffe droite une petite banderole avec les armes du peuple. — On voit que tous ces blasons forment ce qu'on appelle des armes parlantes. Le moyen âge aimait ces rébus héraldiques, dont le *créquier* des Créquy, les *pommes* des Pommereuil, le *noyer* des Nogaret, peuvent donner une idée en France.

Que le lecteur nous pardonne cette litanie de blasons ; mais nous avons cru devoir en historien notre description du palais de la Seigneurie, et les poser dans nos phrases comme ils le sont dans les petites arcades du moucharaby, avec leurs émaux et leurs couleurs ; ils sont, du reste, un des traits caractéristiques de la physionomie mi-communale, mi-féodale de ce palais, hôtel de ville et forteresse.

Le *palazzo vecchio* a pour soubassement quelques marches qui formaient autrefois une espèce de tribune du haut de laquelle les magistrats et les agitateurs haranguaient le peuple.

Deux colosses de marbre, l'*Hercule tuant Cacus*, de Bandinelli, et le *David vainqueur de Goliath*, de Michel-Ange, montent auprès de la porte leur faction séculaire, comme deux sentinelles gigantesques que l'on a oublié de relever.

L'*Hercule* de Bandinelli et le *David* de Michel-Ange ont été l'objet de critiques et d'admiration qui ne nous paraissent pas fort justes. A notre avis, on a trop déprécié Bandinelli et trop loué Michel-Ange.

Il y a dans l'*Hercule tuant Cacus* une fierté hautaine, une énergie féroce, un sentiment grandiose, qui dénote l'artiste de premier ordre ; jamais l'exagération florentine n'a poussé plus loin ses violences ronflantes et ses fanfaronnades d'anatomie. Le col ployé du Cacus et les lacis de muscles qui soulèvent ses épaules monstrueuses montrent une force et une puissance étonnantes, et Michel-Ange lui-même, quand il vit ce morceau moulé séparément, ne put s'empêcher de lui accorder son approbation. Le torse de l'*Hercule* a été beaucoup critiqué par les artistes et le public du temps. Tous les détails, il est vrai, y sont accusés outre mesure : les deltoïdes, les pectoraux, les attaches mastoïdiennes, les dentelés et les saillies des côtes y ressortent avec un relief extrême ; c'est de l'écorché à la troisième puissance ; l'artiste a oublié de jeter une peau sur ces saillies et ces bosses, ou plutôt il ne l'a pas voulu. Aussi a-t-on comparé ce torse à un sac rempli de pommes de pin. Ce reproche, qui a son côté vrai, pourrait être adressé à bien d'autres artistes florentins, sans en excepter le grand Buonarrotti.

Ce Baccio Bandinelli avait devant le grand-duc, avec ce grand hâbleur de Benvenuto Cellini, matamore de l'art, capitaine Fracasse de l'orfèvrerie, les plus amusantes prises de bec. « Pourvois-tu d'un autre monde, car je veux te chasser de celui-ci, disait Benvenuto à Bandinelli en se campant sur la hanche comme un don Spavento de comédie. — Fais-le-moi savoir un jour d'avance, afin que je me confesse et que je fasse un testament ; car je ne veux pas mourir en brute comme toi, répondait le statuaire au ciseleur. » Ce dialogue, alterné d'injures de crocheteur ou de savant, divertissait le grand-duc. — Ces animosités valent, au fond, mieux pour l'art que les hypocrites flagorneries qu'emploient entre eux les artistes modernes. La passion est bonne et prouve la conviction ; d'ailleurs, Benvenuto Cellini rend justice dans ses Mémoires au talent de Bandinelli, qu'il